

Fiche n° 1

Sénèque, *Médée*, ou les Argonautes, héros de l'anti-physis

La tragédie latine présente la transformation de l'homme en monstre. Elle passe par le *nefas*, crime absolu, contre la nature et contre l'humanité, qui menace le monde d'un retour au chaos. *Médée* de Sénèque nous en offre à travers le personnage éponyme un exemple saisissant : la compagne que l'Argonaute Jason ramène avec lui en Grèce, est une magicienne perverse et surtout une infanticide. Elle est dans l'imaginaire collectif la mère monstrueuse qui assassine ses enfants et détruit par les flammes le palais et la ville de Corinthe. Mais ce que met en relief la pièce de Sénèque à travers le chant d'un chœur philosophe, c'est aussi l'ambiguïté du voyage des Argonautes en Colchide : sont-ils des héros conquérants, les premiers marins hauturiers ou des héros profanateurs qui ont violé les mers et introduit le désordre dans le monde ? La quête de la Toison n'est-elle pas aussi de l'ordre du *nefas* ?

I. La confusion des espaces

Jason appartient au monde Grec. La conquête de la Toison l'oblige à un voyage hors norme, hors de l'espace géographique connu, vers un ailleurs lointain et inaccessible, un « pays d'or » merveilleux, objet de toutes les convoitises et de tous les fantasmes. Ce pays c'est la Colchide où règne le père de Médée, avec lequel aucun échange n'a jamais eu lieu. Pour traverser des mers inconnues, emprunter des routes maritimes non répertoriées, sur lesquelles personne jamais ne s'est aventuré, Jason a besoin d'un bateau hors norme. La déesse Athéna fait fabriquer pour lui la nef Argô capable de traverser les mers sans pilote et sans repères. Cette nef magique transporte l'expédition formée par la fine fleur de l'élite grecque dans un autre monde, une autre planète, dirions-nous aujourd'hui, extérieur à l'humanité grecque, « hétérogène à l'espace de l'humanité » pour reprendre l'expression de F. Dupont. Le chant du chœur II célèbre cet exploit et donne une interprétation positiviste de la conquête de la mer : les argonautes seraient les premiers navigateurs hauturiers. Mais on ne revient pas impunément d'un tel voyage. En Colchide, Jason et ses compagnons doivent avoir recours aux pouvoirs magiques de Médée, ils se rendent donc complices de ses crimes. On ne sort pas indemne d'une expérience de l'inhumanité. Le contact des argonautes avec l'altérité radicale les transforme radicalement et les empêche de réintégrer l'humanité : tous meurent d'un mal étrange, comme le dit le chœur III, peu après leur retour, comme contaminés lors de ce voyage impossible : « ils devaient revenir/Mais en expiant par une sombre fin/L'offense faite aux lois de l'Océan ».

II. Le crime des Argonautes

Pour construire la nef Argô, il a fallu détruire les forêts sacrées du Pélion. Puis les conquérants ont violé l'Océan divinisé. La fureur de Médée est d'ailleurs comparée par le chœur III à celle de la mer outragée comme si sa vengeance visait davantage le chef de l'expédition que l'époux infidèle. Le chef des Argonautes a mené ses hommes sur des mers qui étaient l'apanage exclusif de Poséidon : « Mais il y a la fureur du dieu vaincu/Du roi de l'autre empire/Du maître des profondeurs ». Jason réitère donc sur la mer le crime de Phaeton dans le ciel qui avait osé inverser la course du soleil : tous deux transgressent des espaces interdits et sèment le chaos dans la Nature. Et pourquoi ce désordre ? « Pour piller l'or étranger ». Offenser la nature divinisée est de l'ordre de l'hubris : les Argonautes sont coupables de cette immense impiété où se mêlent le saccage des forêts sacrées et la profanation de l'Océan : « ce bateau était criminel/Le châtement fut terrible. » De fait c'est toute une galerie de héros qui sombrent sous le coup de la malédiction : Hercule périt brûlé vif, Achille trouve la mort à Troie, Orphée est déchiqueté par les Bacchantes en furie, Pélidas, le commanditaire de l'expédition est ébouillanté vif dans un chaudron... Mais les Argonautes peuvent mourir, le mal est fait, le bouleversement est irrémédiable : « Maintenant l'océan est vaincu/Et tout entier soumis à la loi des hommes ».

Héros de l'anti physis, les conquérants sont encore responsables de la destruction de la pluralité des mondes, oserait-on dire l'acculturation du monde ?

Jason en faisant le choix d'oublier Argô et l'expédition en Colchide, croit effacer les traces de son voyage. Mais la voix du chœur III s'élève pour dire que ces traces sont indélébiles. Les sciences et les techniques ont permis « à la première barcarasse venue d'affronter la haute mer », ce qui a pour conséquence d'uniformiser le monde et de désenchanter le voyage : « En ce temps-là, le monde était multiple/Ailleurs était vraiment ailleurs/Mais le vaisseau thessalien a rompu l'ordre établi/Et réduit le monde à n'être plus qu'un ». Ces vers d'une prodigieuse actualité font des Argonautes et de tous les conquérants à venir des héros du désordre. Reste à en payer le prix et pour Jason il sera élevé : il devra assister impuissant au massacre de ses enfants.

III. Médée, le prix à payer pour l'expédition impie

Jason a ramené dans ses bagages un mal inconnu, et ce mal c'est Médée. Dans son sillage, les crimes succèdent aux crimes : c'est d'abord son jeune frère Absyrtos dont le corps mutilé est jeté par petits morceaux dans la mer pour garantir la fuite, c'est ensuite, en Grèce l'oncle de Jason, Pélidas. La contagion du mal est inexorable. Jason et Médée sont contraints à une fuite perpétuelle et dans leur fuite contaminent la Grèce. Leur mariage hors norme met le couple en marge de l'humanité : Jason a épousé Médée au sein des éléments, avec pour seuls témoins la mer et le soleil. Le couple se réfugie à Corinthe, mais le roi Créon, soucieux de préserver la cité de la contagion criminelle de Médée, propose à Jason de réintégrer l'humanité en épousant sa fille Créüse : Jason fait le choix d'oublier son identité d'Argonaute et répudie Médée. Mais un mal ne s'éradique pas aussi facilement. Médée, qui pour la convoitise

de l'homme grec, a trahi père, frère et patrie, Médée qui s'est fermé toutes les voies maritimes et terrestres que pour Jason elle avait ouvertes, entend punir l'Argonaute de sa trahison : elle met le feu au palais et à la ville entière. C'est la Grèce qu'elle immole, à travers Créuse et son père brûlés vifs, c'est de l'occident déshumanisé par l'hypertrophie des techniques qu'elle se venge à travers le sacrifice de ses propres enfants qu'elle ne voit plus que comme les fils de leur père, les fils du Grec, les fils du conquérant audacieux et oublieux de sa parole. Écoutons la voix du chœur : « Et pour qui ce voyage ?/Et pour qui ce périple ?/Pour une toison d'or/Et une femme plus dangereuse que la mer/Médée/Elle était le prix de la course/Le prix à payer par le premier navire/Le juste prix. » La destruction des altérités a pour corollaire le chaos du monde unifié. De chaque contrée conquise par les techniques viendra une Médée pour semer le désordre.

La voix du chœur nous propose donc une lecture autre du voyage des Argonautes. Les contemporains de Sénèque pouvaient dès lors faire une lecture historique de la fable : la conquête fonctionne comme métaphore des grands travaux entrepris par Néron qui, à la fin de son règne, se voyait, en nouvel Alexandre, s'enfoncer vers l'Orient fabuleux. En entreprenant la percée du canal de Corinthe qui transforme la terre en mer, il bouleverse lui aussi l'ordre naturel des choses.

Cette voix continue de parler aux hommes du présent que nous sommes. On ne peut rester indifférents aux accents particulièrement modernes de ce chœur philosophe : « Toutes les barrières ont été bousculées/Sur les terres vierges on édifie des villes/Le monde est sillonné de routes/Tout bouge/Rien n'est resté de l'ordre de jadis ». le non-respect de l'ordre de la Nature entraîne des catastrophes écologiques, la colonisation du monde, conséquence des voyages faciles, des catastrophes humaines comme le déplacement des populations suite à la destruction de leur environnement. L'acculturation et la contamination du monde qu'elle implique, la destruction de l'imaginaire lié à l'ailleurs, seront d'ailleurs autant de thèmes abordés par Claude Lévi Strauss dans son étude sur des Tropiques devenus bien tristes.

Pour aller plus loin et approfondir

- Sénèque, *Médée*, traduction de Florence Dupont, éditions Imprimerie nationale, 1997
- F. Dupont, *Les monstres de Sénèque*, Belin, 1995

Fiche n° 2

Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », *Essais*. Livre I, Chapitre 31, ou la nature sans haut-de-chausse

Extrait du premier livre des *Essais*, le chapitre « Des Cannibales » que nous allons étudier s'écarte régulièrement du point de convergence donné par son titre. C'est en effet à une succession de digressions que nous avons affaire. Une marque de fabrique que Montaigne avoue : « J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades »¹. Ce cheminement spontané caractérise l'écriture des *Essais* dans leur entier ; la promenade – pour filer la métaphore de la création littéraire comme marche – est donc déjà en cours dans le livre I. Mais notre auteur, grand amateur d'équitation, avancerait-il sans rênes ? « Nature est un doux guide ; non pas plus doux que prudent et juste »² dit-il également. C'est bien l'ordre naturel de ses pensées qui dirige l'écriture de ce trente et unième chapitre mais ces deux valeurs que sont la prudence et la justice apparaissent comme les pierres de touche de son raisonnement, comme les deux lignes de force de sa réflexion. Au lecteur à son tour de se laisser guider doucement sur le chemin de la connaissance.

I. Raconter sans dénaturer : Pour une nouvelle topographie

Péréggrination dans l'esprit de Montaigne, ce chapitre est aussi, par les mots qu'on y trouve, un voyage autour du monde. En moins de dix pages, mention est faite de lieux aussi divers que l'Italie, la Grèce, la « France Antarctique » – c'est-à-dire la Baie de Rio de Janeiro au Brésil –, l'Égypte mais aussi le Médoc, une rivière de Dordogne ou la ville de Rouen. Cet étrange planisphère trouve sa cohérence dans un constat que dresse Montaigne : les récits de voyage sont souvent erronés. En d'autres termes, l'histoire de la Géographie est souvent mensongère : « Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils veulent jouir de ce privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde ». Toutefois, ce thème n'est qu'un truchement ; c'est en fait plus largement la valeur du témoignage que Montaigne interroge. Celui qui voit – définition la plus simple du « témoin » – ne décrit pas toujours objectivement ce qu'il a vu : « Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait,

1. « De la vanité », *Essais*, Livre III, chapitre 9.

2. « De l'expérience », *Essais*, Livre III, chapitre 13.

et autant qu'il en sait, non en cela seulement, mais en tous autres sujets : car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique ». Mais revenons sur le choix de l'exemple, choix qui ne peut être hasardeux.

Le récit de voyage, récit d'exploration scientifique et donc naturaliste, apparaît comme le miroir fidèle, le témoignage de ce que l'humanité a fait et continue de faire à cette même Nature. « Force stable qui se meut d'elle-même »³, la Nature est constamment déstabilisée par l'homme qui veut la mouvoir, de lui-même, contre son gré, même quand il se contente d'en parler. C'est là que Montaigne prône la prudence, premier guide du chapitre, en conseillant de « juger par la voie de la raison, non par la voix commune ». Deux voies divergentes dont la différence est ici habilement soulignée par le jeu homophonique.

II. Penser l'« au-delà » : la frontière naturelle du jugement

Cette prudence de Montaigne ne doit toutefois pas être prise pour une manifestation de pédanterie, bien au contraire. Pour « juger », l'auteur des *Essais* s'appuie sur deux témoignages avec lesquels il entremêle sa propre voix ; celui de « l'homme simple et grossier » qui a vécu une dizaine d'années au Brésil et celui d'un citoyen du même pays en visite à Rouen, en compagnie du roi Charles IX (et de Montaigne lui-même). La différence est donc faite entre la « voix commune », proscrite comme nous venons de le dire, et la voix du commun des mortels, à écouter, du plus loin qu'ils proviennent, que la distance soit sociale ou ethnique. Ces deux hommes dont on ne connaîtra pas le nom, deux quidams donc, permettent à Montaigne de rétablir la justice, second guide du chapitre ; leurs mots rapportés, portent l'instruction. Du premier témoignage qui se fragmente au rythme des tribulations du raisonnement montaignien émerge le constat suivant : « ... il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes ». Cette idée fructifiera dans la suite des *Essais* et c'est une nouvelle fois la symbolique géographique qui donnera à Montaigne la formule parfaite : « Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà »⁴. Si parfaite qu'elle sera reprise par Pascal dans ses *Pensées* : « Plaisante justice, qu'une rivière borne ! - Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà »⁵. Le second témoignage, en clause du chapitre, ne dit pas autre chose. Par les deux constats que

3. Définition de Diogène Laërce (III^e siècle av. JC), *Vies et opinions des philosophes*, Livre VII.

4. « Apologie de Raymond Sebond », *Essais*, Livre II, chapitre 12.

5. Fragment Misère n°9, *Pensées*, Pascal, 1669.

dressent les visiteurs brésiliens en visite à Rouen, c'est un miroir tendu à celui qui conclut hâtivement au « barbare » et au « sauvage ». En se plaçant de l'autre côté de la frontière, l'absurdité émerge :

- le pouvoir est entre les mains d'un enfant : « Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu for étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armez, qui étaient autour du Roy (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander... »
- les habitants supportent l'inégal partage des richesses : « ...ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessaires pouvaient souffrir une telle injustice »

Cependant, parvenu à la fin du chapitre, le lecteur est cette fois livré à lui-même. Montaigne applique ce qu'il défend ; il représente « les choses pures » ; au lecteur d'en extraire la « substantifique moelle » en empruntant spontanément la voie de la Raison. Mais un chapitre des *Essais* se lit et se relit ; d'abord déboussolé, le lecteur s'aguerrit et progresse, dans les deux sens du terme.

III. « cannibales », « sauvages », « barbares » : Nature de mots contre-nature

Appliquons nous cette règle et relisons ce chapitre en nous laissant cette fois guider par son titre : « Des Cannibales ». Force est de constater que nous n'avons pas fait encore mention de cette pratique. À cela, deux raisons. La première est lexicale : le terme n'est jamais utilisé dans le corps du chapitre. La seconde est pratique : entremêlés dans les digressions, nous avons privilégié les pistes les plus largement tracées. Pourtant, de cannibalisme, il est bien question comme en témoigne l'extrait suivant : « ils le⁶ rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents ». Mais exactement comme pour le récit de voyage, le cannibalisme est une fructueuse thématique, au centre d'une réflexion beaucoup plus large. Montaigne s'interroge sur le vocabulaire dont usent ses concitoyens pour désigner les Indiens du Brésil tout en décrivant à son lecteur le mode de vie de l'autre côté du globe. Il réfléchit d'abord au substantif « sauvage » : « Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages ». La métaphore filée du fruit – et donc de la Nature – se métamorphose peu à peu en thématique véritable, Montaigne dépeignant la vie des Indiens rythmée par les « lois naturelles ». Une vie qui, selon lui, n'a rien à envier à l'Idéal platonicien : « Combien trouverait-il la république qu'il⁷ a imaginée, éloignée de cette perfection ».

6. « ils » a pour référent les Indiens du Brésil, « le » a pour référent l'ennemi fait prisonnier.

7. « il » a pour référent Platon.

Vient ensuite le substantif « barbare », d'ailleurs cité dès l'ouverture du chapitre : « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie ». De nouveau le Verbe porte donc la trace de l'erreur de jugement. Puis, là encore, Montaigne digresse : « Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au-delà, est superflu pour eux ». Et voilà que l'on retrouve ce terme d'« au-delà ». De « leurs nécessités naturelles » seulement ? Une autre lecture est possible. Cet « au-delà » n'est plus ce « monde qui se tient au-delà » de l'œil européen ; c'est au tour de l'Europe d'être scrutée. Depuis cette lointaine terre, à quoi ressemblent ceux qui se prétendent civilisés et policés ? Ils sont porteurs de haut-de-chausse. Nécessaires ? Non, « superflu » !

Fragments de pensées, vagabondage intellectuel qui nécessite un esprit d'escalier ; une « marqueterie mal jointe »⁸ que ce chapitre. Mais à l'adverbe « mal », il ne faut ici attribuer aucune connotation péjorative. C'est la défaillance même de la jointure qui a permis à Montaigne d'augmenter ses *Essais*. Dans la béance ici laissée, le lecteur peut à son tour s'engouffrer pour « ajouter quelques ornements supplémentaires »⁹. Et finalement, « tout cela ne va pas trop mal ».

Pour aller plus loin et approfondir

- Michel de Montaigne, *Essais*, 1572-1595.
- Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Gallimard, 1982.
- Antoine Compagnon, *Un été avec Montaigne*, Éditions des Équateurs, 2013.

8. Expression utilisée dans le chapitre « De la vanité » pour désigner son œuvre, *Essais*, Livre III, chapitre 9.

9. *Essais*, Livre III, chapitre 9.

Fiche n° 3

Shakespeare, *Hamlet/Macbeth/Roi Lear*, ou la nature dénaturée

La nature est inséparable du théâtre de l'époque baroque. Le monde est théâtre (*theatrum mundi*) et la nature est ce théâtre : l'une des pièces les plus célèbres du corpus shakespearien, *Hamlet*, est l'illustration de ces relations paradoxales entre nature et théâtre. La représentation de la nature chez Shakespeare (1564-1616) est par ailleurs très largement héritière des idées et théories de la Renaissance, redevables des traditions grecque et latine. La pensée humaniste de la nature permet de relier Platon et Aristote à Rabelais, Montaigne et Shakespeare, en passant par Dante et Pétrarque. L'homme fait partie d'un ordre naturel, sa vie prend sens dans cet ordre, un sens aussi bien cosmique que religieux.

I. La nature et l'ordre du monde

Le mot « nature » dans l'œuvre de Shakespeare désigne tout ensemble l'ordre du monde et ses lois immuables, les éléments vivants appartenant à cet ordre, animaux et végétaux, aussi bien que l'homme lui-même et ses différentes composantes. La créature humaine vient couronner l'édifice de la nature, dans son absolue perfection.

La nature désigne d'abord le monde qui nous entoure, (*Hamlet*, Acte II, sc. 2) monde créé mais qui continue à créer selon des lois immuables. Elle est aussi un principe prescriptif, celui qui édicte les lois de la nature, auxquelles toutes les créatures doivent se soumettre : les êtres vivants participent au processus de la création ou de la procréation (*Hamlet* Acte II, sc. 2). En ce sens, la nature représente la force qui doit combattre la mort : elle est alors le symbole de l'immortalité. Elle est aussi ce qui se développe spontanément, en dehors de la volonté et de la responsabilité de l'homme ; en ce sens elle est opposée aux coutumes et institutions humaines. La vie humaine, processus borné aux deux extrémités par la naissance et par la mort, ressort de ce processus *naturel* : passer de vie à trépas. Gertrude dit à Hamlet à propos de son père mort : « Tu sais que c'est commun : toute vie doit mourir, passer de la nature à l'éternité » (*Hamlet*, I, 2, v.73). L'homme, en tant que « créature », participe de la nature qu'il parachève : « Quel chef-d'œuvre que l'homme,...la merveille du monde, le parangon des animaux » (*Hamlet*, Acte II, sc. 2)